

École Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon

La poétique du coin
un espace habité par l'imaginaire

Zoé PERRIN-LUCIANI

E642 : rapport d'études / Stephan COURTEIX / 2018-2019

« Nous voulons examiner des images bien simples, les images de l'espace heureux. L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu, non pas dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination. Sans cesse l'imagination imagine et s'enrichit de nouvelles images. C'est cette richesse d'être imaginé que nous voudrions explorer. »

Gaston Bachelard dans *La poétique de l'espace*.

4 **PRÉAMBULE.**

*avant-propos
introduction*

9 **CHAPITRE PREMIER. se confronter aux limites.**

la réalité du coin

le coin : une fermeture de l'espace ?

l'imaginaire du coin

la limite

la dialectique du dedans et du dehors

la sortie de soi

23 **CHAPITRE DEUXIÈME. se replier.**

la figure du refuge

le mouvement de repli

l'architecture du refuge

le resserrement physique

le corps habite le coin

espace de l'intériorité, espace de l'intimité

33 **CHAPITRE TROISIÈME. se déplier.**

l'ouverture

la part invisible de l'espace

un miroir du Monde

le mouvement

le coin rythme l'architecture

*une nouvelle réflexion architecturale : le pli
et s'il n'y avait pas de coin ?*

50 **CONCLUSION.**

53 **BIBLIOGRAPHIE.**

PRÉAMBULE

AVANT-PROPOS.

évoation de l'origine de l'intérêt porté au sujet.
Architecture et Philosophie.

Habiter poétiquement le monde.

Intimement persuadée du lien entre l'architecture et le philosophie, j'ai voulu ancrer ce premier travail de recherche dans le champ de la poétique de l'espace. Voici le point de départ : la lecture de l'oeuvre de Gaston Bachelard. Elle a raisonné en moi et a suscité beaucoup de questionnements. L'architecture comme l'espace de la pensée : « "Philosophie de l'architecture" [...] pourrait désigner la tentative d'extraire la pensée immanente à l'architecture elle-même. »¹ Et voilà l'ambition de ma recherche : si l'architecture pense, à quoi pense-t-elle ? Si l'architecture parle, que nous dit-elle?

1 **B. Goetz**, *La dislocation*, Lagrasse, Verdier, 2018, p 21.

INTRODUCTION.

« C'est cette architecture, qui passe inaperçue, que la philosophie s'est rarement donné la peine de prendre en considération. Il s'agit ici de réparer comme une injustice. »¹

Quoi de plus banal qu'un coin ? Le coin du bûcheron, enfoncer un coin, la dent en coin, le coin d'une armoire, la place de coin, mettre un enfant au coin, aux quatre coins du Monde, au coin du feu... Toutes ces expressions, ces métaphores n'ont à priori aucune similitudes. Mais elles nous en disent beaucoup sur cet espace si particulier. Du latin *cuneus*, le coin désignait *un instrument de fer, taillé en angle solide*, et dont on se servait pour *fendre du bois*. Dans le sens commun, le coin est un *angle rentrant ou saillant formé par la rencontre de deux ou de trois lignes, de deux ou de trois surfaces, ainsi dit par comparaison avec le coin de fer ou de bois*.

L'ambivalence des définitions nous amène à nous questionner sur la réalité du coin. En partant d'une approche phénoménologique, nous posons alors l'hypothèse que le coin est un espace empreint de poésie et qu'il existe à travers des images de l'intimité, anciennes ou récentes. Nous pouvons aussi parler de contemplation, qui est l'idée d'être reçu par l'espace, et non l'idée de regard (qui instaure une distance). *Entrer dans une relation avec l'espace c'est s'unir avec l'espace*. Nous voulons ici bousculer les habitudes de l'angle droit. En s'intéressant à des notions se rapprochant de la poétique de l'espace, nous essayons de comprendre ce qu'est l'espace du coin et ce qu'il

1 B. Goetz, *Le dislocation*, Lagrasse, Verdier, 2018, p 21.

convoque. Notre fil conducteur tout au long de cet écrit sera alors la question de l'Habiter.

Les documents sur ce resserrement physique sont peu nombreux car cette notion a déjà une marque de négativisme peu appréciée : le coin vécu semble refuser la vie. Mais, *le rêveur (du coin) est heureux d'être triste, content d'attendre* : c'est une sorte de méditation. Nous essayons alors de croiser des écrits littéraires et philosophiques avec des pratiques de l'architecture. Le corpus comprend des ouvrages comme des oeuvres architecturales. L'idée est de croiser les disciplines et les sources.

Mais, est-ce qu'il suffit d'un angle pour avoir un coin? Qu'est-ce qui fait coin ? Il renvoie, au premier abord, à un endroit peu fréquenté, retiré, à l'abris des regards. En ça, il semble être un espace de liberté. Faisant à l'origine référence à un instrument dont on se sert pour fendre du bois, le coin est défini par ce qui va entrer. Alors, le coin doit-il être habité pour exister ? « Un être vivant emplit un refuge vide et les images habitent. »¹ Mais, habitons-nous physiquement le coin? N'est-ce pas l'esprit qui s'y loge ?

Le coin semble être une figure de l'intériorité, habitant nos rêves. La question se complique alors. L'intériorité est très personnelle, comment pourrions-nous alors développer une réflexion qui touche tout habitant du coin ? En effet, cet espace réduit peut permettre d'assoir cette intériorité. Le coin apparaît comme un espace vide mais rien n'est vide : la dialectique du plein et du vide ne correspond qu'à deux irréalités géométriques. Le coin, qui semble permettre de fermer l'espace, l'ouvre encore plus grand : en rendant visible l'invisible, il crée un l'espace. Or, la fonction d'habiter semble faire le joint entre le plein et le vide,

1 **G. Bachelard**, *La poétique de l'espace*, PUF, 2017, p. 133

entre l'espace fermé et l'espace ouvert.

Mais alors, en quoi le coin est une représentation de l'habitat poétique? Le coin doit-il rester un impensé de l'architecte pour exister dans l'imaginaire ? La conception du coin en architecture détruit-elle la poétique de cet espace qui semble habité par l'imaginaire ?

Nous voudrions relever trois points qui feront l'intérêt particulier de cette étude.

Tout d'abord nous allons comprendre que parler du coin c'est se confronter à des limites. Mais qu'est ce que le coin ? Et alors, qu'est ce que la limite ? Nous allons évoquer des notions de géométrie mais aussi des notions telles que la dialectique du dedans et du dehors, ainsi que la sortie de soi.

Ensuite, nous allons montrer que dans le coin nous nous replions, après avoir compris que c'était un espace limite. Nous nous recentrons, nous laissons notre intimité s'exprimer.

Pour finir, dans le coin nous nous déployons aux Autres et au Monde. Le coin est un espace grand ouvert. Il est la part invisible de l'espace.

CHAPITRE 1

se confronter aux limites

Le coin est un espace tout particulier de l'architecture car il se trouve au coin de l'espace, reculé. Nous allons commencer par étudier le moment où nous allons au coin, le avant. A quoi peut bien ressembler un coin ? De quoi est-il composé ? Quelles en sont les complexités ? Parler du coin c'est donc se confronter aux limites.

LA RÉALITÉ DU COIN.

L'architecture est faite de murs, de plafonds, de poteaux... et de coins. Mais, qu'est ce qu'un coin ? Nous l'avons dit plus au haut, le coin désignait un instrument de fer, taillé en angle solide, et dont on se servait pour fendre du bois. Dans le sens commun, le coin est assimilé à *un angle rentrant ou saillant formé par la rencontre de deux ou de trois lignes, de deux ou de trois surfaces, ainsi dit par comparaison avec le coin de fer ou de bois*. C'est donc par là que commence notre étude : essayer de comprendre cet espace, si petit soit-il.

Le coin : une fermeture de l'espace ?

L'espace, comme la maison, est un lieu fermé, clos. Nous nous sentons protégés de l'extérieur. Nous nous sentons en confiance. Mais qu'est-ce qui fait que nous nous sentons en sécurité ? L'espace doit-il être fermé ? Et puis, qu'est-ce qui fait qu'un espace est fermé ? C'est ce que nous allons essayer de comprendre maintenant.

En géométrie, un carré est un quadrilatère qui a quatre

angles droits. Si on ajoute un angle, le carré disparaît: il se transforme en pentagone. Le nombre d'angles définit donc la forme que nous avons. Toute modification change la forme. Un octogone est un octogone car il a huit angles. De même, un cube est un cube car il dispose, entre autre, de huit sommets. Mais ici un sommet n'a-t-il pas la même géométrie qu'un coin ? Par ailleurs, un angle à 15° est-il le même coin qu'un angle à 120° ? Le coin n'a-t-il pas une forme d'angle particulière ? Autrement dit, n'y-a-t-il pas des angles qui ressemblent plus aux coins que d'autres ? Voici une bien simple démonstration qui peut nous permettre de comprendre la puissance de l'angle, du sommet, du coin dans la géométrie euclidienne et dans la géométrie de l'espace.

Alors, le coin délimite l'espace. Il porte en lui la trace de la forme. Il est l'intersection de différentes surfaces : deux murs, des murs avec un plafond, des murs avec un plancher... Il déforme la forme. Le coin n'est jamais dessiné au hasard : il nous donne la forme dans laquelle nous allons habiter. Il permet alors de fermer un espace en constituant l'articulation entre les différentes surfaces. Nous sommes contraints dans une forme que les coins dessinent. Au delà, nous sommes Dehors. Plus loin nous sommes ailleurs. Le coin contient l'espace et l'espace contient les souvenirs, les rêves.

Le coin n'existe-t-il pas à l'extérieur du bâtiment ? Ne peut-il pas dessiner l'espace ?

En 1995, la Bibliothèque Nationale de France est inaugurée à Paris. Conçu par Dominique Perrault, le bâtiment prend place le long de la Seine. A travers sa hauteur, sa prestance, cette architecture constitue un phare pour la capitale. Mais, qu'est-ce qui émerge si majestueusement du sol ? Des bâtiments-

coins. L'architecte a dessiné quatre coins parfaits (**fig. 1**), quatre angles droits venant s'élever vers le ciel. Ces coins délimitent ainsi l'espace de la bibliothèque, intégrant un intérieur et un extérieur. Nous sentons le passage de l'extérieur parisien à l'extérieur de la BNF jusqu'à l'intérieur de l'édifice. Ces coins permettent de refermer l'espace et de l'élever vers l'infini (**fig. 2**). De plus, nous pouvons affirmer ici que les coins sont habités par le corps. Il est vrai que des bureaux, des salles prennent place dans les quatre tours, dans les quatre coins. Les usagers du bâtiment habitent donc physiquement le coin. N'est-ce pas magnifique ?

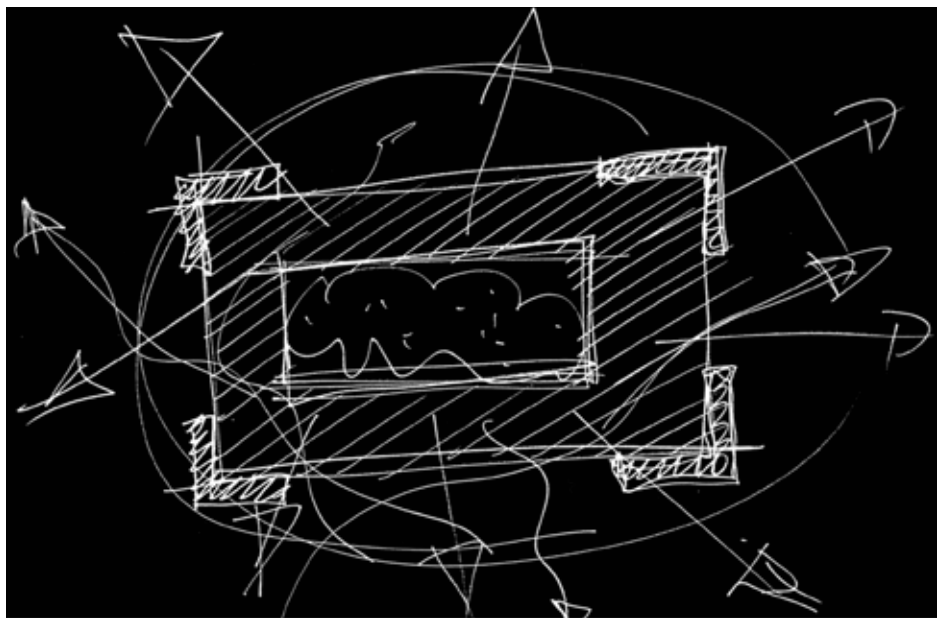


fig. 1 / quatre coins / Bibliothèque Nationale de France, Paris,
Dominique Perrault



fig. 2 / limite de l'espace / Bibliothèque Nationale de France, Paris,
Dominique Perrault

Par ailleurs, nous remarquons que nous ne pouvons à priori pas tourner autour d'un coin : nous n'apercevons alors que des parties, jamais la totalité. Nous l'apercevons comme un angle rentrant ou comme un angle sortant. Nous voyons une face puis l'autre. Il semble même que cela soit deux géométries différentes. L'angle sortant nous refuse (**fig. 3**). L'angle rentrant (**fig. 4**) nous accueille. Il existe donc toujours un inconnu, la place d'un rêve, d'un imaginaire peut-être. Nous nous intéressons ici à l'angle rentrant.



fig. 3 / *angle sortant* / Città del Sole, Rome, Labics
Photo : Marco Cappelletti



fig. 4 / *angle rentrant* / Pavillon allemand, Barcelone,
Mies van der Rohe

Mais, un pli, un recoin, un angle, un sommet... sont-ils des coins ? Nous pensons que le coin convoque autre chose, ce n'est pas simplement une géométrie. Parfois un angle semble être un coin, parfois il n'en est rien. Un sommet en géométrie euclidienne ne nous évoque rien d'un coin et pourtant ils ont la même forme dans l'espace. C'est ce que nous allons essayer de comprendre tout au long de ce rapport : coin ou pas coin ? Quand pouvons-nous parler de coin comme un espace vécu, habité ?

L'imaginaire du coin.

Nous allons, pour éveiller l'imaginaire du lecteur, faire appel à des images simples de la poésie du coin. Le coin est utilisé dans bien des expressions courantes. Celle-ci peuvent nous éclairer sur la réalité de cette géométrie.

Dans le roman du poète Milosz : *L'amoureuse initiation*, le personnage principal, rêveur, aime habiter les coins de son palais. « Ce petit coin obscur entre la cheminée et le bahut de chêne où tu t'allais blottir. »¹ Alors, il n'attendait pas son amie dans les vastes espaces du palais, mais dans les coins d'attente où il pouvait digérer sa colère. Dans ces coins on y médite sur la vie et sur la mort : « vivre et mourir dans ce coin de chambre sentimental, te disais-tu ; eh oui, y vivre et mourir ; pourquoi donc pas, Monsieur de Pinamonte, ami des petits coins obscurs et poussiéreux ? »² Du fond de son coin, le rêveur se souvient de tout. Il faut dire que tous les coins sont hantés, sinon habités. Alors, habitons le coin, habitons-le pleinement.

Par ailleurs, le coin a son importance en psychologie

1 **O.V. de L. Milosz**, *L'amoureuse initiation*, p. 201

2 *Ibid.*, p. 201

clinique. Lors d'observation de cas concrets, nous remarquons que le coin est un espace rassurant pour certaines personnes, qui leur permettent de se calmer et de recadrer leurs esprits.

Nous avons pu observer, lors d'une visite dans un centre spécialisé, un enfant qui mangeait avec un set de table au motif vichy. Pourquoi avait-il un set de table différent des autres enfants ? Les carreaux, par leur géométrie, permettaient de cadrer et de calmer son esprit. L'enfant ne se dispersait plus, il était calme. La dureté des lignes qui se croisent était un coin paisible pour lui.

En outre, les patients aiment à se blottir dans le coin de la pièce lors d'une crise. Nous remarquons d'ailleurs ce comportement chez les personnes atteintes de troubles autistiques.

Mais, aiment-t-ils la dureté du coin qui semble s'opposer à la rondeur du ventre de la mère ? Ou alors aiment-t-ils simplement la solitude, l'isolement que le coin leur offre ? Dans tous les cas, nous avons pu observer que l'espace du coin avait un effet bénéfique, d'un point de vue psychologique, sur certaines personnes.

Mais, le coin, au delà de fermer l'espace, semble nous enfermer avec lui. Nous aimons être seul avec nous même, c'est sûrement pour cette raison que nous aimons tant le coin de notre maison. Mais, le coin semble aussi constituer une interface entre deux mondes, entre deux êtres : celui que nous sommes dedans et celui que nous sommes dehors.

LA LIMITE.

Il est vrai que l'homme habite en posant des limites. Seulement, ces limites sont des ouvertures : elles ne doivent pas être des fermetures infranchissables, elles doivent être des portes.

Le mot limite a plusieurs sens. Tout d'abord, la limite est *la ligne qui détermine une étendue, une chose ayant un développement spatial ; ligne qui sépare deux étendues*. Mais cela peut être aussi ce qui ne peut ou ne doit être dépassé. On comprend alors l'ambivalence de ce terme. Nous retiendrons ici que la limite est un lieu d'échange, d'ouverture. En latin, limite désigne d'ailleurs un passage, quelque chose qui se traverse et qui nous transforme. Cela ne ressemble en rien à un enclos. Les limites existent-elle pour alors être dépassées ?

Alors, nous comprenons maintenant que la limite semble tendre vers autre chose : elle n'est plus qu'un mur, qu'un coin, qu'un obstacle, mais un espace de tension, de transferts, d'échanges. Or, ce n'est peut être pas simple pour nous de dépasser le mot limite au sens de cloison, de cadrage et de fermeture. Mais il va falloir réussir à se détacher de ces mauvaises images pour tenter de comprendre la poétique du coin. Il faut être prêt à modifier la conception des limites. Et ainsi, en franchissant la limite, en franchissant le coin, il faut ressentir le passage, la transition entre deux espaces, entre deux états d'âme. Mais pouvons-nous franchir le coin ? Non, bien-sûr. Cependant nous pouvons voir plus loin, ou même simplement autrement. Nous aborderons ce point un peu plus loin.

Dans une série de maisons expérimentales, l'architecte japonais Shigeru Ban s'intéresse à l'impact de l'architecture sur la manière dont les gens habitent. Il explore notamment la

question de la limite en faisant parfois disparaître le mur, le toit ou la cloison. Dans ces maisons, les habitants vivent dans une enveloppe flexible : ils vivent avec le dehors. Le projet de Curtain Wall House est une maison où un grand rideau se déploie sur les deux étages. Les rideaux géants remplacent alors les murs solides et estompent la frontière entre l'intérieur et l'extérieur. Les frontières sont mises en mouvement. Mais, peut-on vivre dans un tel espace ?



fig. 5 / limite en mouvement / Curtain Wall House, Shigeru Ban, Tokyo
Photo : Hiroyuki Hirai

Le coin comme un espace limite. L'expérience des limites est une expérience que l'on peut décrire comme une expérience de tout autre espace, de tout autre manière d'habiter. Dans cette expérience, nous touchons à l'effondrement d'une identité, d'un soi figé. La limite apparaît comme une question cruciale en architecture, qui se pose, se repose et se déplace. L'architecte n'est-t-il pas l'Homme qui établit les limites et les passages qui rendent possibles les déplacements ? Lorsqu'on regarde un plan, on comprend que la délimitation fige les espaces mais donne en même temps une élasticité. Nous pensons ici en particulier

aux plans de ville. L'enjeu de tout tracé semble être le dessin du vide, les espaces de porosité. Ne reconnaît-on pas le coin ici ? Ne sentons-nous pas que le coin fixe l'espace mais semble lui donner en même temps une possibilité de mouvement ? Nous verrons ces dimensions du coin un peu plus loin.

Puisque la limite est un passage, d'où venons nous et allons-nous ? C'est ce que nous allons maintenant voir.

La dialectique du dedans et du dehors.

Qu'est-ce que alors le *en-dedans* et le *en-dehors* ? Bien que le coin semble être la géométrie de l'articulation entre le dedans et le dehors, cette dialectique d'écartèlement du dedans et du dehors est aussi une pensée du philosophe sur l'être et le non-être. Nous avons à faire à une interface. Le dedans et le dehors ont plus de similitudes que nous pouvons le penser. Nous parlons de *vertige extérieur* et d'*immensité intérieure*. Ainsi, les deux espaces semblent échanger leur vertige, leur immensité. Cette ambiguïté va nourrir notre réflexion : le coin permet d'être un intérieur mais le coin permet aussi d'être un extérieur. Nous le verrons dans les chapitres suivants.

Nous constatons donc un désir de l'Homme de sortir d'un intérieur vers un extérieur, d'une intériorité vers une extériorité. Peut-être pour ne jamais oublier de percevoir le monde de manière poétique. C'est aussi pour cette raison qu'il nous faut une architecture qui recrée la poétique de l'espace.

Le coin comme limite est donc une interface entre Moi et

le Monde. Nous sommes dedans et dehors, nous sommes être et non-être. C'est un moyen de sortir, de sortir de soi. Mais qu'est ce que cela engendre sur nous ?

La sortie de soi.

Eva Mahdalickova a exploré la notion de limite dans sa thèse intitulée « Sortir des limites : une image de soi dans l'écriture moderne et l'expression architecturale contemporaine ». Elle a alors étudié le lien entre l'espace littéraire et l'espace architectural, elle se questionne sur l'être et sur l'espace. Elle nous introduit à l'idée de la sortie de soi dans l'expérience des limites.

Au sujet de la sortie de soi, Bachelard¹ nous dit :

« Enfermé dans l'être, il faudra toujours en sortir. A peine sorti de l'être il faudra toujours y rentrer. Ainsi, dans l'être, tout est circuit, tout est détour, retour, discours, tout est chapelet de séjours, tout est refrain de couplets sans fin ».

Ainsi, l'expérience des limites semble compliqué : en explorant son intérieur et son extérieur il ne faut pas se perdre. Or, le coin semble être un de ces espaces qui permettent l'interface entre le dedans et le dehors. Cette ambiguïté de l'être s'exprime donc dans ce coin.

1 **G. Bachelard**, *La poétique de l'espace*, PUF, 2017, p. 193

Ainsi, l'être semble se révéler à l'instant même où il sort de son coin. Dans *Un cyclone à la Jamaïque* de Hughes¹, repris dans un livre sur Baudelaire de Sartre, nous pouvons lire :

« Emily avait joué à se faire une maison dans un recoin tout à fait à l'avant du navire... Fatiguée de ce jeu, elle marchait sans but vers l'arrière quand il lui vint tout à coup la pensée fulgurante qu'elle était elle... ».

A travers cette phrase se dégage une expérience du dedans et du dehors. La jeune fille, en sortant de son chez elle, a une nouvelle perception d'elle-même. Elle vient de découvrir qu'elle était elle en explosant vers l'extérieur, après avoir concentré son être dans un coin du bateau. Elle prend conscience de son être en échappant à l'espace. Mais, maintenant qu'elle a découvert ce qu'elle est elle, va t-elle reprendre les habitudes de sa vie, c'est à dire rentrer en elle-même ? Cet extrait nous introduit sur la notion de limite lié à l'espace poétique du coin. Il nous questionne sur la réalité du coin en architecture. Il exprime la difficulté à comprendre cet espace si particulier car nous avons parfois du mal à nous comprendre nous même.

Pour Henri Michaux, l'espace limite définit la sortie de soi. L'Homme a une multitude de facettes, l'être est multiforme : au lieu d'une identité refermée sur elle, nous avons à faire à une identité multiple. Il est à la recherche d'une corrélation avec l'espace. « La pensée est un trajet », en parcourant son espace intérieur il se réinvente. A travers ces références, Henri Michaux nous invite à chercher des moyens de se déconditionner pour vivre l'espace poétique et ainsi échapper aux limites du moi, de l'égo.

1 R. Hughes, *Un cyclone à la Jamaïque*, Plon, 1931, p. 133

A travers ces références littéraires, nous cherchons à dire que le coin est cet espace qui devrait permettre la liberté car il est l'espace de la limite mais aussi l'espace qui articule les limites. En ça, il est fort.

Ainsi, nous venons d'aborder le coin comme une réalité géométrique. Il est l'espace limite de l'architecture et c'est notre point de départ : la complexité des limites. C'est l'espace qui ferme et qui ouvre en même temps. Cette ambivalence nous plaît. Mais pourquoi allons nous au coin si ce n'est pour se replier ? Le coin appelle l'intériorité, il évoque le resserrement physique parce qu'il a les allures du refuge, du repli.

CHAPITRE 2

se replier

La punition au coin est une image forte, que tout individu peut imaginer. Lorsque nous sommes puni au coin, nous sommes isolés. C'est un moyen de réfléchir à nos bêtises, de nous calmer ou encore de nous permettre de nous recentrer. Au coin, nous sommes repliés sur nous même. Nous sommes face au coin : ce sont le ventre, les organes qui sont alors convoqués. Cela marque une certaine fragilité. Nous sommes face à nous même. C'est cette dimension de repli que nous voulons étudier maintenant.

LA FIGURE DU REFUGE.

Le peintre Vlaminck vivant dans sa maison tranquille écrit¹ : « Le bien-être que j'éprouve devant le feu, quand le mauvais temps fait rage, est tout animal. Le rat dans son trou, le lapin dans son terrier, la vache dans l'étable doivent être heureux comme je le suis. » Le bien-être éprouvé semble nous ramener à la figure du refuge. Et, le refuge semble être une image primitive. C'est ce que nous allons ici développer.

Un mouvement de repli inscrit dans nos muscles.

Le coin apparaît alors comme une retraite de l'âme. C'est un retour certain à soi. Le coin s'apparente donc à la figure du refuge. C'est une cachette au Monde que l'espace nous offre. Le coin est un refuge qui nous assure la valeur

1 **M. de Vlaminck**, *Poliment*, 1931, p. 52

d'immobilité. Nous nous sentons cachés au Monde lorsque nous sommes dans notre coin. Le mouvement de repli semble alors inscrit dans nos muscles, dans notre intérieur. Physiquement, l'être qui semble recevoir le sentiment de refuge, le sentiment de repli, se resserre, se blottit, se cache. N'est ce pas animal ? Ainsi, nous nous replions dans notre coin. Peut-être cherchons nous à nous isoler, ou même à nous protéger. Quoi de plus intime que le coin de la maison ? Quoi de plus petit ? Voilà une bonne cachette que nous offre l'espace.

Nous voulons comparer maintenant le coin à l'image du nid ou encore de la coquille. Le nid est fabriqué par l'oiseau pour se protéger, protéger ses petits. La coquille est une carapace. Et le coin ? Que représente-t-il pour nous ? Assure-t-il la même fonction de refuge ? En effet, le coin dispose d'une racine plus humaine que celle de la coquille ou encore du nid. Ces images permettent d'étudier une intimité chimérique. Le coin quant à lui aborde une impression d'intimité qui peut être imaginaire mais qui est bien ancrée dans le réel. L'homme semble fabriquer les coins qui ferment l'espace de la maison comme l'oiseau dépose les brindilles qui créent le nid. Le refuge semble empli de coins.

Alors, comment pouvons-nous nous ancrer dans un coin du monde ? Selon Bachelard¹, le besoin fondamental d'un homme est de trouver sa coquille initiale pour s'y reposer. Il ne faut pas oublier que, s'il faut en trouver une, il faudra néanmoins pouvoir en sortir. Le besoin de sortir de chez soi altère celui de s'enfermer dans sa coquille.

L'architecture du refuge : recherche d'un habitat primitif ?

Le refuge, comme le nid, le cocon semble représenter un lien avec le ventre de la mère. La chaleur de la courbe semble alors s'opposer à la dureté de l'angle. Mais ces deux géométries se rapprochent car elles convoquent la même sensation : celle du refuge.

« La grâce d'une courbe est une invitation à demeurer ». La courbe a des puissances de nid : on veut qu'elle soit tout aussi parfaite. Dehors, la courbe est une géométrie habitée. Des architectes ont alors essayé de faire de cette poétique l'essence même de leur oeuvre. L'architecture-sculpture est un courant peu déterminant, de l'ordre de l'exceptionnel. Elle a des origines lointaines, remontant à la Renaissance et à Michel-Ange. Dans les années 60, la plupart des architectes-sculpteurs, en travaillant la courbe, souhaitent se détacher de l'architecture moderne. Il s'agit d'un pari humain et social qui revendique des formes d'habitat plus complexes et surtout plus adaptées à l'Homme : une alternative critique au modernisme. Pour y parvenir, il y a une hybridation des disciplines : l'artiste, l'architecte, l'ingénieur... ne font plus qu'un.



fig. 6 / *architecture-sculpture* / Habitacle n°1, Meudon, André Le Bloc

Nous allons ici nous intéresser particulièrement au travail de Frederick Kiesler : un créateur polymorphe influencé par le mouvement De Stilj. Dans son manifeste sur le *corréalisme*¹, deux thèmes majeurs traversent l'oeuvre : l'espace sans fin, la continuité et la vision. Soit l'oeuf et l'oeil. La continuité qui, partant de la spirale, prendra la forme de l'oeuf. Et l'oeil qui symbolise la vision. Nous comprenons alors grâce à ces concepts que ses actions-architectures, qui s'apparentent à des poches, coques, coquillages, grottes, antres, cavernes, matrices, enveloppe de cohérence ou de cohésion, évoquent ces « mondes du ventre », ventres féminins. Ces architectures sont monolithiques et primitives, parfois masses creuses. Le projet *Endless House*, ou maison sans fin, est une vision que l'architecte ne parvient malheureusement jamais à concrétiser. C'est comme un rêve infini. Dans cette maison individuelle, nous assistons à un retournement de l'espace sur lui même. Le sol et le plafond ne forme qu'un seul élément, qu'une seule cellule. C'est l'idée d'un espace sans fin, d'une perpétualité, d'un infini intérieur. En ça, le projet fait référence à l'image du refuge. C'est comme un caveau bâtie de pierres, la famille ne vit que dans un seul espace, qui l'englobe et la protège. Cet habitacle n'a alors aucun coin dessiné. Pourtant, n'est-il pas un coin lui même ? Cette boule, cet intérieur n'est il pas un coin. Ne sommes nous pas projetés à l'intérieur d'un coin quand nous habitons cette *Endless House* ? Il semble que l'espace ait été agrandi, que le coin soit devenu plus grand que nous. Il nous accueille entièrement.

1 **F. Kiesler**, *Artiste-architecte*, cat. expo. Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, Centre Pompidou, collection Monographie, 1996.

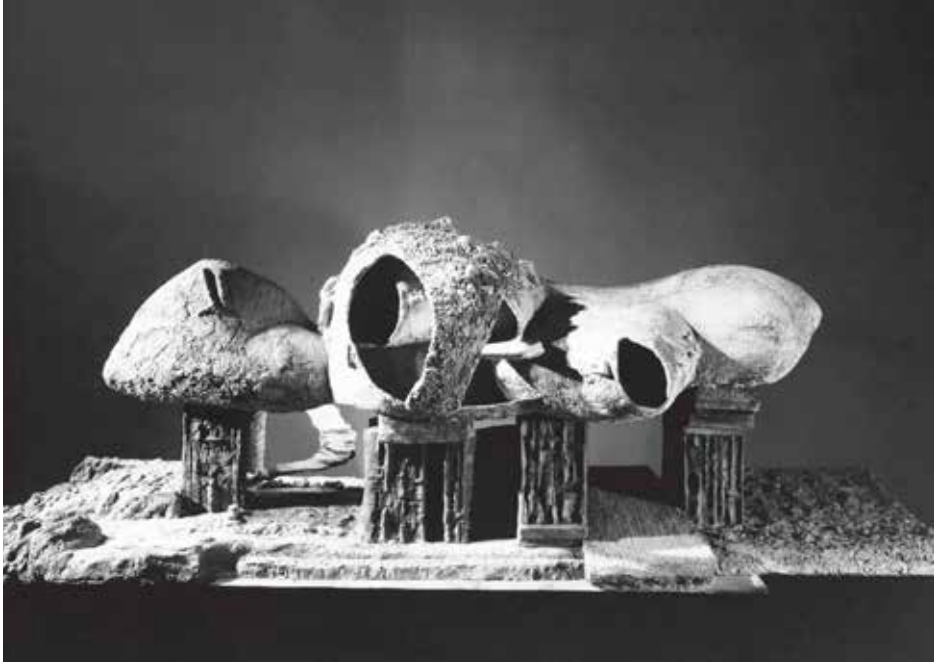


fig. 7 / *architecture-sculpture* / Endless House, Frederick Kiesler,
Photo : George Barrows

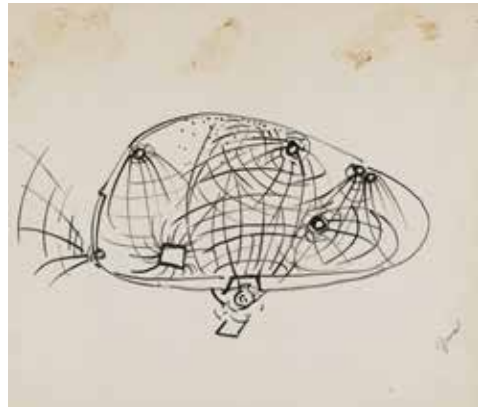


fig. 8 / *dessins* / Endless House, Frederick Kiesler,
Photo : George Barrows

Mais, le refuge n'est donc pas tout simplement l'espace de l'intériorité ? L'espace où l'intimité s'exprime ? Le coin semble alors recueillir notre intérieur.

LE RESSERREMENT PHYSIQUE.

La vie dans les coins s'apparente à un resserrement physique voir intime. Cet espace tout particulier de l'Habiter est « l'univers lui-même replié dans un coin avec le rêveur replié sur lui-même »¹. Se retirer dans son coin est une image forte et d'une grande ancienneté. C'est cette dimension primitive, intérieure que nous allons essayer d'étudier maintenant.

Le corps habite le coin.

L'espace, comme le coin, convoque le corps. Mais quelle relation existe-il entre l'espace et le corps ? Le corps habite l'espace. Le corps habite le coin. Il est une échelle selon laquelle on mesure, perçoit et sent tous les autres espaces. Sans le corps, nous ne pourrions pas avoir de sensation, d'émotions. Tout semble ancré en nous, l'espace semble laisser trace en nous. La perception de ce qui nous entoure est lié aux mouvements de notre corps. On ressent l'espace parce qu'on le pratique et qu'on l'habite. « Je suis l'espace où je suis » dit Noël Arnaud dans *L'état d'ébauche*. Ce simple vers traduit le coin comme la demeure de l'être.

La comparaison entre le corps et la maison semble alors facile. Pour Bachelard, « la maison est un état d'âme, même reproduite dans son aspect extérieur, elle dit une intimité

1 **G. Bachelard**, *La poétique de l'espace*, PUF, 2017, p. 133

»¹. L'espace semble être un prolongement de notre corps : « Notre bulle, ce prolongement de nous-mêmes dans l'espace, va s'identifier avec un espace fermé qui nous envelopperait »². Bachelard veut alors nous dire que lire l'espace de la maison c'est lire un Homme : l'espace est la transposition de l'être. Par analogie à la maison, pourquoi le coin, qui forme la demeure, ne serait il pas lui aussi le lieu d'expression de notre intériorité ? Nous le verrons un peu plus loin.

Une autre manière de comprendre le rapport entre le corps et l'espace serait d'étudier *La phénoménologie de la perception* chez Merleau-Ponty. Notre corps « habite l'espace et le temps » ; « je ne pense pas l'espace et le temps ; je suis à l'espace et au temps, mon corps s'applique à eux et les embrasse »³. L'espace est ambigu pour l'Homme. Heidegger confirme qu'il n'est ni un objet extérieur ni une expérience intérieure : l'espace est existentiel.

En ce sens, avoir un corps, exister dans l'espace, c'est en quelque sorte habiter le Monde. L'architecture semble être une tentative pour que ce Monde ne nous soit pas étranger, pour qu'il soit notre corps : une vision que l'on a de nous même, une incarnation de nos pensées. En somme, l'architecture tente de comprendre et de révéler la manière d'être un corps quelque part.

C'est alors que le coin apparaît comme un être. Il permet l'articulation entre les espaces. Il permet le mouvement, la fluidité, le passage, la limite. Il nous apparaît comme la colonne vertébrale de l'espace. Il est le squelette de l'architecture : nous ne le remarquons pas tout de suite mais nous sentons qu'il existe, qu'il tient quelque chose en lui. Le coin est timide, il se

1 **G. Bachelard**, *La poétique de l'espace*, PUF, 2017, p. 133

2 *Ibid.*

3 **M. Merleau-Ponty**, *La phénoménologie de l'espace*, Gallimard, 1945

cache. Mais il peut être l'expression du corps dans un bâtiment. Le corps habite l'espace, l'espace habite le corps. Les deux se confondent pour parfois ne former qu'un.

Mais alors, cet espace tout particulier du coin semble exprimer une intimité, une intériorité. Ce resserrement physique ne tendrait-il pas vers un resserrement psychique ? N'est-on pas seul avec nous même dans l'espace du coin ?

L'espace de l'intériorité, l'espace de l'intimité.

Quelle est la relation entre l'espace intime et l'espace du monde? L'espace environnant construit exprime l'espace vécu. En effet, nous pouvons y voir une expression et une extension du Moi, du corps. Comme vu précédemment, c'est un prolongement de l'être. Anish Kapoor nous dit en effet « Architecture is a reflexion or a substitution of the self, a surrogate body. »¹ L'architecture est alors une expression du rapport entre nous et l'espace.

Depuis le début, nous nous intéressons à l'espace poétique qui signifie, en quelque sorte, l'espace habité et donc l'espace d'intimité qui semble dépasser les limites de l'espace géométrique. « L'espace habité transcende l'espace géométrique. »² Dans *La poétique de l'espace*, Bachelard interroge l'espace de l'Homme et tente de comprendre les valeurs d'intimité de l'espace intérieur. Or, l'espace de l'intimité, l'espace de notre intérieur, semble aussi être l'espace de l'imaginaire,

1 « L'architecture est une réflexion ou une substitution du moi, un corps de substitut », **A. Kapoor**, *Taratantara*, Barcelona, Western Library Network, 2000

2 **G. Bachelard**, *La poétique de l'espace*, PUF, 2017, p. 58

des rêves. L'immensité est en nous et se reflète sur notre espace. Le coin semble être un appel à l'immensité, un appel au rêve. Nous nous perdons à regarder le coin. Nous rêvons à ce qu'il cache derrière. C'est alors l'espace extérieur qui joue un rôle sur l'espace intime.

Par ailleurs, Henri Maldiney¹ insiste souvent sur le fait que dans « exister », on retrouve l'idée de se tenir quelque part mais avec l'idée de se tenir à l'avant de soi. C'est parce que nous existons ici que nous habitons. Exister c'est une manière d'ouvrir son intérieur sur le monde. Cette question d'existence est primordiale en architecture, car c'est s'interroger sur la façon dont l'être se fabrique une deuxième enveloppe, un intérieur plus grand, souvent partagé.

Dans le coin nous nous replions. L'espace convoque le corps extérieur et intérieur. Nous sommes face à nous même, nous exprimons notre intimité. Cela est dû à la géométrie particulière du coin : c'est l'espace qui ferme l'espace. En ça, il convoque différentes images comme celle du refuge, du repli inscrit dans nos muscles. Le coin est ancré dans notre imaginaire, nous en rêvons en secret. Il représente alors l'interface entre le dedans et le dehors. Le coin englobe le corps, il touche à l'esprit. Mais, n'est-il pas alors un peu plus qu'un repli, une fermeture ? N'est-il pas le coin qui ouvre encore plus grand l'espace ? Ne nous ouvre-t-il pas encore plus grand l'esprit ? C'est ce que nous allons questionner maintenant : se déplier dans le coin.

1 **H. Maldiney**, «L'espace et le sacré», *L'Art, l'éclair de l'être*, rééd. Compact, 2003, p.145

CHAPITRE 3

se déplier

Nous avons vu que le coin servait à se replier. Mais, l'être humain n'est-il pas « partagé entre des tendances centripètes et centrifuges »¹ ? Comme l'écrit Bachelard, « l'être est tour à tour condensation qui se disperse en éclatant et dispersion qui reflue vers un centre »². L'être aime se replier pour ensuite se déplier. C'est comme l'océan, la vague monte pour redescendre et descend pour remonter. L'enfant n'est il pas secrètement content d'être puni au coin ? Ici, il est libre, personne ne le regarde. C'est cette ouverture et ce mouvement qui constituent le coin que nous voulons maintenant révéler.

L'OUVERTURE.

La punition est finie, nous sommes maintenant adossés au coin. Le dos est notre carapace, nous sommes protégés. Nous sommes dans le coin et nous pouvons voir tout l'espace qui s'offre devant nous. L'espace est grand ouvert. En effet, il ne peut pas y avoir de lieu sans ouverture au lointain. L'ouvert, c'est le lieu de la présence, la présence du corps. Comme l'écrit Henri Gaudin, il ne semble pas qu'il puisse y avoir simplement une fermeture : « Toute chose fermée deviendrait une chose en-soi, or une chose en-soi appartient à la métaphysique, [...] Toute vie a une forme parce que justement elle n'est pas ni intérieur ni extérieur, mais elle est cette physique de l'intrusion, du mélange »³. Voilà une nouvelle façon de regarder le coin.

1 **J. Cousin**, *L'espace vivant*, p. 31

2 **G. Bachelard**, *La poétique de l'espace*, PUF, 2017, p. 196

3 **H. Gaudin**, « Rencontre avec Henri Gaudin : l'en commun et le lieu » in : Ch. Younès, T. Paquot (dir.), *Ethique, architecture, urbain* Ethique

La part invisible de l'espace.

Comme nous l'avons évoqué dans l'introduction, du latin *cuneus*, le coin désignait un instrument de fer, taillé en angle solide, et dont on se servait pour fendre du bois. Il permettait de séparer, d'ouvrir le bois.

Mais alors, le coin ne fend-t-il pas l'espace ? Le coin fend le vide. Le coin sépare l'espace. Le coin ouvre l'espace et l'agrandit. Il démultiplie l'espace comme nous démultiplions les bouts de bois. Il met alors visible l'invisible. Il serait alors la part invisible de l'espace. C'est l'espace négatif, que nous ne voyons pas. Mais, ce coin créé un espace. Et c'est en cela que le coin ouvre l'espace. Il ouvre les possibles. Le coin tient, contient quelque chose. C'est peut être grâce à lui que la maison tient debout. Le coin existe géométriquement dans l'espace et poétiquement en nous. Nous sentons qu'il est fragile et puissant : cela nous renvoie à l'image du nid. Nous aurions voulu fabriquer ce coin du monde. « Habiter, c'est rester enclos dans ce qui est libre. Rester enclos dans ce qui est ouvert, tout en articulant les limites, telle est une limite de l'horizon. »¹

Nous allons, pour illustrer notre propos, nous intéresser à une oeuvre de Carlo Scarpa : la Gypsothèque de Canova à Possagno. Il est un architecte italien de la grâce, de la lumière et du détail. Mais le coin n'est-il pas un détail de l'espace ? Nous allons essayer d'analyser un des détails apportant de la lumière dans ce musée.

La gypsothèque fut bâtie en 1836 par Giuseppe Segusini et conserve depuis les oeuvres (peintures et sculptures) d'Antonio

1 **E. Mahdalickova**, *Sortir des limites : une image de soi dans l'écriture moderne et l'expression architecturale contemporaine*. Sous la dir. de Evelyne Grossman. Th. doct. : Université Paris Diderot (Paris VII). 2011.

Canova. En 1955, pour commémorer le deux-centième anniversaire de ce dernier, Carlo Scarpa a été mandaté pour agrandir une aile de la galerie. Il a alors réussi à organiser de manière scénique ces chefs-d'œuvre d'art en partie grâce à de la lumière filtrée par le haut. Mais d'où sort cette lumière, si ce n'est par le du toit ? L'architecte a extrait, retiré une partie de l'architecture : le coin. La pièce est maintenant ouverte sur le ciel et le ciel est dans la pièce. Il a réussi à démultiplier l'espace du coin en le faisant disparaître. Mais il nous apparaît encore plus visible. En cassant un coin, il nous en fait apparaître de nouveaux. Il réussit à nous montrer que le coin est bel et bien un espace.



fig. 9 / coin ouvert / Gypsothèque de Canova, Possagno, Carlo Scarpa

Voilà ici une image qui met en forme notre propos. La poésie du coin n'existe plus seulement dans notre imaginaire. Ce savant dessin de Scarpa est puissant. L'espace est réellement ouvert, notre curiosité est en éveil et nous souhaiterions nous échapper par cette nouvelle fenêtre.



fig. 10 / lumière du ciel / Gypsothèque de Canova, Possagno, Carlo Scarpa

Nous venons de le voir, le coin ouvre alors l'espace. N'est-il pas aussi un miroir ? Ne reflète-t-il pas l'espace qui se déploie devant lui ? Face au coin, nous avons une envie : nous retourner.

Le miroir du Monde.

Nous avons vu que le coin ouvrait sur l'espace. Mais il semble aussi agir comme un miroir : il nous renvoie sans cesse vers l'espace. C'est une puissance centrifuge. Nous arrivons face à un coin et nous nous retournons pour continuer à avancer. Voici une image simple mais qui pourrait être vraie. Nous vous imaginez vous pas face à un coin, là maintenant ? N'avez-vous pas comme seule envie de vous retourner ?

A propos de la perception, Merleau-Ponty écrit, « percevoir, [...] c'est croire au monde. C'est cette ouverture à un monde qui rend possible la vérité perceptive [...] ». ¹ Pour Martin Heidegger, le verbe « habiter » signifie « être-présent-au-monde-et-à-autrui ». Habiter convoque le Monde. C'est plus que le Moi et l'espace. C'est le Moi et les Autres. Retenons que nous habitons pour tisser un lieu avec le Monde. Nous avons une manière individuelle d'habiter. Nous nous approprions chacun un espace. Et c'est en ça que le coin est individuel, il est nôtre, il n'est pas partagé. Comme évoqué brièvement dans l'introduction et répété un peu plus haut, le coin désignait un instrument de fer, taillé en angle solide, et dont on se sert pour fendre du bois. Le coin désigne ce qui entre dans la matière. Mais n'est-ce pas l'inverse ici ? Le coin n'est-il pas défini par ce qui entre dedans ? Le coin semble exister parce qu'il est vécu,

1 M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 350

habité par un être. Nous parlons ici volontiers d'un lieu habité par l'esprit.



fig. 11 / *coin miroir* / Installation artistique, inconnu

Un espace peut-il être figé dans le temps ? Aujourd'hui ne sommes nous pas dans des espaces en mutation permanente ?

LE MOUVEMENT.

Le coin marque l'espace, il le rythme et le met en mouvement. C'est lui qui donne le ton à une pièce. Le mouvement semble marquer l'architecture. Comment affecte-t-il le coin ?

Le coin rythme l'architecture.

Le rythme est la répétition périodique d'un élément. C'est l'auto-mouvement, l'inversion des choses, comme les vagues. Le rythme génère un lien fondamental entre l'espace et le corps : on semble ressentir l'espace et vibrer avec lui. N'avez-vous jamais ressenti cela ? Nous avons vu que l'espace et le corps était tout à fait lié. Il existe alors une harmonie possible entre l'espace et le corps. Ainsi, le rythme est essentiellement lié à l'existence : « l'énergie vibratoire est l'énergie d'existence »¹, écrit Bachelard. Evidemment, l'espace étant vaste, la notion de rythme l'est tout autant. Nous allons essayer tout de même de l'aborder.

Nous l'avons vu : l'architecture, comme le coin, articule l'ouverture sur l'espace. Or, comme Maldiney l'indique, « il (le rythme) existe. Il est articulation de l'existence : il articule la spatialité »². L'espace et le rythme semblent se rencontrer et fonctionner ensemble. Il conviendrait, pour habiter, de s'ouvrir au mouvement : « choisir la tenue, une manière d'être que l'on peut envisager comme une présence fluide, une aptitude à être l'eau dans l'eau, pierre liquide et parfois solide, rocher

1 **G. Bachelard**, *La poétique de l'espace*, PUF, 2017

2 **H. Maldiney**, *L'art, l'éclair de l'être*, Chambéry, éd. Comp'act, p. 111

de résistance qui fait bouillonner, émulsionner, rebondir »¹. L'habiter lui même est toujours en mouvement, tout est forme en formation. Rien n'est figé à nous.

Dan Flavin est un artiste minimaliste américain de vingtième siècle. A partir de 1963, il se consacre au médium de la lumière par l'utilisation de tube néon du commerce. Il les expose tels quels, sans transformations ni ornements. « Son œuvre privilégie alors la répétition de formes élémentaires, le refus de la représentation, de l'illusionnisme et de la métaphore. Elle ne fait référence qu'à la présence réelle, au contexte et à la perception du spectateur ». Au fil du temps, il travaille dans des architectures de plus en plus monumentales. Dans plusieurs lieux, il décide d'installer des tubes fluorescents particulièrement dans les angles (**fig. 12**). C'est alors que, de part ces dispositions de tubes de lumière fluorescente, les coins se recoupent, paraissent dédoublés ou disparaissent. Il rythme alors d'un simple geste un lieu d'apparence banale. Ces installations jouent sur notre perception, donne du mouvement à l'espace. Il magnifie le coin par la lumière colorée.

Ainsi, le coin du monde devient de moins en moins un espace protégé de l'extérieur. De manière général, l'organisation, la nature, les frontières de l'espace basculent. l'espace semble s'ouvrir, être en mouvement. Or, il faudrait s'accorder à son rythme pour espérer une nouvelle harmonie. Ceci nous conduit à réfléchir sur l'architecture contemporaine.

1 **P. Madec**, « Le devenir terre du monde », in : Ch. Younès (dir.) *Art et philosophie, ville et architecture*, p. 218

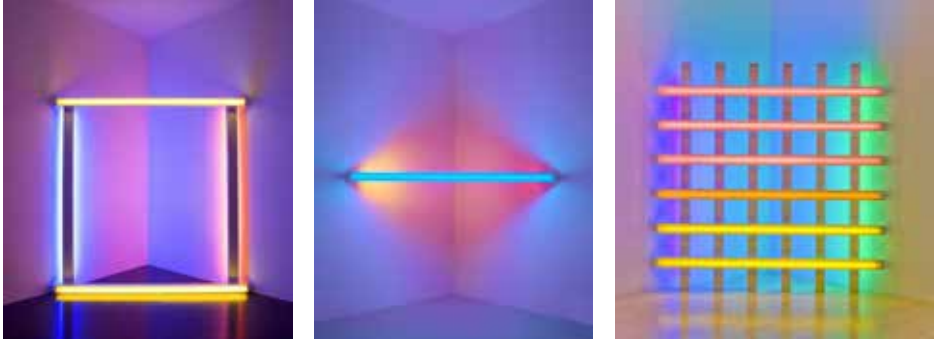


fig. 12 / *coin fluorescent* / Untitled, Dan Flavin,
Photos : Philippe Migeat - Centre Pompidou

Une nouvelle réflexion architecturale : le pli.

L'architecture de pli, développée vers la fin du 20^{ème} siècle, tente de sortir de l'espace régi par l'angle droit. Le pli est défini comme le résultat d'une performance de pliage. Il trouve son inspiration dans la pensée deleuzienne : *Le pli : Leibniz et le baroque*. Le pli, qui découle d'une matière, est lié au rythme. Il forme alors un nouveau type de réalité : des boucles, des croisements, des enchevêtrements, des entrelacements. Il représente alors nouveau type de frontière: souple et flexible. Travailler avec le pli entraîne un travail infini dans le processus (fig. 13) : il ne s'agit plus de savoir comment conclure un espace mais comment le continuer. Nous cherchons à limiter sans clore. Voilà une belle ambition. Mais les plis rendent l'espace complexe, profond. Nous pouvons le comprendre : les coins sont accentués, peut-être encore plus puissants.



fig. 13 / *le pliage* / Sophia Vyzoviti, Meander units, 2009

Alors, nous pouvons dire que le pli semble être le moyen de communication entre le dedans et le dehors. Cette architecture crée des espaces dynamiques, des espaces de l'entre-deux. Le pli semble favoriser les échanges. Le processus de pli nous sollicite : nous façonnons l'espace, nous expérimentons. Mais comment imaginer cette vie dans les plis ?

L'habiter est en mouvement. Il semble toujours y avoir une correspondance entre les replis de la matière et les plis de l'âme. Le pli maintient la correspondance entre le dedans et le dehors. Mais nous l'avons vu, nous désirons souvent sortir de l'intériorité vers l'extérieur : s'ouvrir sur le monde. Et, l'enjeu du pli, c'est bien l'art des limites. Voyons maintenant comment l'architecte joue.

Aires Mateus Architectes est un agence portugaise fondée par Fransisco Xavier Mateus et Manuel Rocha Mateus en 1988. Nous allons ici nous intéresser au projet Meeting Center à Grândola au Portugal. Le projet, s'apparentant à une structure monolithique blanche, est défini par des ouvertures

spectaculaires découpées dans les façades et la toiture. Le centre communautaire devait pouvoir accueillir de grands rassemblements autant que de petits groupes. Ces exigences ont donc influencé l'aménagement intérieur et les ouvertures.



fig. 14 / entrée repliée / Meeting Center, Grândola, Aires Mateus,
Photo : Nelson Garrido

Ainsi, le plafond répond aux espaces qu'il contient : il semble sculpté, les ouvertures sont de formes angulaires variées. En forme d'entonnoir (fig. 15), elles agissent comme un puits de lumière.

N'ont-ils pas alors ici réussi à mettre en vie les images de coin ? Ils semblent avoir extrapolé la poésie du coin, en créant des ouvertures sur le ciel qui soient des coins. Ils extrapolent les volumes. L'espace est étiré. Malgré l'étroitesse de ces puits, l'espace est agrandi. Notre esprit s'évade dans cette porte vers le Monde. Nous souhaitons nous échapper

par ce coin, mais nous avons peur de l'extérieur. Rêver nous rassure. De même, l'ouverture en façade - qui semble principale - nous appelle. Ces replis, Ces recoins nous attrapent. Nous sommes comme attiré par une nouvelle géométrie de plis. Peut-être que ce n'est pas l'effet désiré par le studio Aires Mateus mais voilà ce que le coin nous fait.

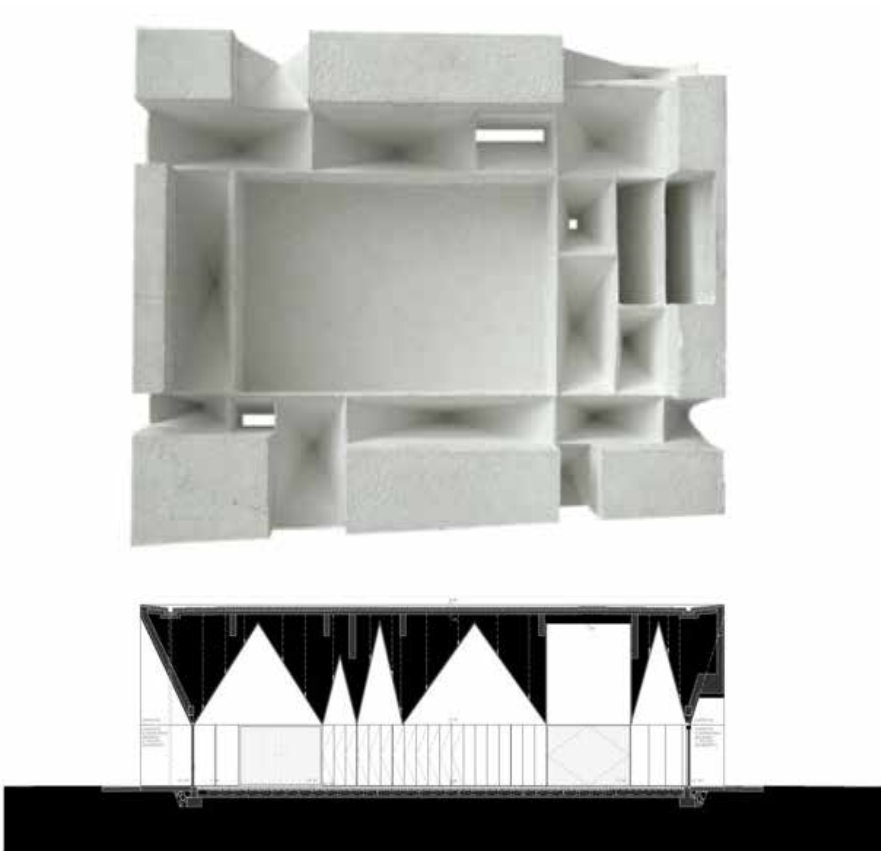


fig. 15 / moulage du plafond / Meeting Center, Grândola, Aires Mateus,
Photo : Nelson Garrido



fig. 16 / *coins suspendus* / Meeting Center, Grândola, Aires Mateus,
Photo : Nelson Garrido

Cette architecture sur les plis ne semble-t-elle pas découler d'une réflexion sur le coin ? De quoi découlerait-elle sinon ? Le pli permet l'accentuation des coins d'un bâtiment : il démultiplie les recoins à l'infini. Nous avons le sentiment que dans un pli se cache toujours un autre pli, toujours plus petit, toujours plus intérieur. Le coin fait finalement partie de l'architecture contemporaine.

Et si il n'y avait pas de coin ?

La poétique du coin est complexe, tout autant que l'espace. Nous avons évoqué un espace fermé, propice au repli, à l'intériorité. Mais nous avons aussi vu que l'être se referme un instant pour s'ouvrir encore plus grand dans le temps qui suit. Le coin reflète cette réalité : il nous ouvre l'espace, il nous le reflète. Et c'est en ça que nous habitons le coin : il existe bel et bien. Mais cela nous pose une autre question. La poétique du coin existe-t-elle toujours dans ces espaces finement pensés ?

Et si le coin disparaissait de notre architecture ? Nous voulons ici dématérialiser la poétique du coin. Est-ce envisageable ? L'espace ne pourrait-il pas s'effondrer ? Et puis, le coin est-il seulement une réalité géométrique. Nous avons montré qu'il était bien plus complexe que cela. Il semble que le coin fasse appel au sentir : nous ressentons les coins de l'espace, sans tout le temps les apercevoir. Maldiney nous dit alors qu'à travers le sentir lui-même, nous avons un rapport de vérité aux choses. Il est vrai que chacun sent qu'il habite, ou non, un coin. Nous ressentons aussi que les mots ne permettent pas de signifier l'existence et ce que nous éprouvons. Alors, le coin n'est parfois plus géométrique : il nous est suggéré. Le coin est alors dans un imaginaire commun. Nous pensons ici

au Pavillon Allemand à Barcelone réalisé par Ludwig Mies van der Rohe. Les murs ne se touchent pas mais nous ressentons leurs intersections. Elles sont aussi signifiées par des changements de textures, d'ombres. N'est ce pas la toute la puissance du coin ? Nous réussissons à percevoir l'intérieur du pavillon et l'extérieur du pavillon. Parfois nous sommes alors à l'entre-deux (et nous savons maintenant ce que cela veut dire) : les limites qui s'offrent à nous sont floues. Les surfaces se superposent, se croisent, disparaissent. Le coin en est-il pas plus puissant ?

Ainsi, il semble que le coin ne peut jamais disparaître de l'espace. Nous avons vu plus haut un exemple d'architecture-sculpture qui expérimente la courbe. Bien que les



fig. 17 / le coin a disparu / Pavillon Allemand, Barcelone, Mies van der Rohe

coins semblent tout à fait effacés, ces habitacles ne deviennent-ils pas des géométries entières du coin ? L'espace n'est-il pas un coin du monde ? Voilà qui nous questionne sur cet espace poétique, habité par notre imaginaire. Nous sentons que, dès lors que nos rêves sont dessinés, ils perdent de la puissance. En est-il pareil pour le coin ? Ne faut-il pas que le coin reste un impensé de l'architecture, un coin poétique qui habite notre imaginaire ?

CONCLUSION

Se confronter aux limites, se replier, se déplier. Encore et encore. Voilà en quelques mots le résumé de notre relation avec l'espace du coin. Nous nous dirigeons vers le coin, nous en comprenons les limites. Nous sommes maintenant dans le coin, nous sommes à l'étroit physiquement mais complètement libre. Nous nous recentrons, notre intimité s'exprime. Puis, nous nous sentons seul, nous avons besoin de retourner au Monde, de partir du coin. Voilà que l'espace est grand ouvert devant nous, il s'offre à nous. Nous habitons le coin, nous l'habitons pleinement. Seulement, il faut vouloir l'habiter pour éprouver ces sensations. Nous pouvons passer à côté d'un coin sans même le remarquer. C'est le coin qui nous saisit. Et c'est aussi parce que nous sommes plein d'images que nous pouvons habiter un tel espace.

L'espace poétique permet alors une ouverture du psychisme. Comme nous avons pu le voir, le coin, objet parfois délaissé par les architectes, est un bon exemple pour comprendre le mouvement : « [...] tout est circuit, tout est détour, retour, discours [...] »¹. Nous tendons alors vers l'espace affectif. Dans cet espace, qui est littéraire, rien n'est fixe et tout peut donc basculer à l'indétermination : au lieu de saisir l'objet, c'est lui qui nous saisit. Le coin a la capacité de nous émouvoir, de nous toucher au plus profond. En ce sens, l'espace est alors affectif.

Mais, ici on comprend toute la question du coin : un non-espace qui échappe parfois à la rigueur de la conception architecturale. La poétique de ce recoin de la maison se forme-

1 **G. Bachelard**, *La poétique de l'espace*, PUF, 2017, p. 193

t-elle au moment de la conception ? N'est-elle pas plutôt le résultat d'un impensé ?

La question sous-jacente que soulève ces réflexions sur la poétique du coin est, pour moi, la place de l'incertitude dans l'architecture. Dans un monde qui va de plus en plus vite, où nous sommes de plus en plus contraint, ne faudrait-il pas laisser place à l'impensé ? Laisser place à l'imaginaire, une pause où le corps est libre et dessine son espace. Parce que l'Habiter est une exigence de liberté, cela s'apparente à un souffle onirique qui nous enveloppe et qui nous transporte. Le coin délaissé, par l'architecte ou par l'habitant, semble être un de ces espaces de liberté qu'il est important de garder. Les images ne doivent pas mourir. Les rêves ne doivent pas disparaître. Et peut être qu'un refuge abandonné évoque en nous plus de rêves qu'un refuge habité. Alors, il n'est pas toujours nécessaire d'éclairer les images de l'esprit. L'espace poétique est nécessaire à l'Homme : il est l'espace de l'intimité.

Alors, après avoir sans doute soulevé plus de questions qu'apporté de réponses, je souhaiterais conclure ce rapport d'études en citant Gaston Bachelard.

« Il y aura toujours plus de choses dans un coffret fermé que dans un coffret ouvert. La vérification fait mourir les images. Toujours, imaginer sera plus grand que vivre. »

BIBLIOGRAPHIE

AMALDI, Paolo. *Espaces.* Paris : édition La Villette, 2007.

BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace.* Paris : édition PUF, 2017.

BLANCHOT, Maurice. *Thomas, l'obscur.* Paris : édition Gallimard, 1992.

BONNIN, Philippe. *Architecture : espace pensé, espace vécu.* Paris : édition Recherches, 2007.

BRAYER Maire-Ange, CAZE Sophie et CINQUALBRE Olivier, dir. *Architecture Sculpture,* collections FRAC Centre et Centre Pompidou. cat. expo., Issoudun, Musée de l'Hospice Saint-Roch, 10 octobre au 29 décembre 2008. Orléans : éditions HYX, 2008.

BRUN, Frédéric. *Anthologie manifeste, habiter poétiquement le monde.* Editions POESIS, 2016.

GOETZ, Benoit. *La dislocation, Architecture et Philosophie.* Lagrasse : édition Verdier, 2018.

KIESLER, Frederick. *Artiste-architecte.* cat. expo. Centre national d'art et de culture Goerges Pompidou, 3 juillet au 21 octobre 1996. Paris : éditions du Centre Pompidou, collection Monographie, 1996.

LE CORBUSIER. *Le poème de l'angle droit.* Paris : Fondation Le Corbusier : Connivences, 1989.

MAHDALICKOVA, Eva. *Sortir des limites : une image de soi dans l'écriture moderne et l'expression architecturale contemporaine.* Sous la dir. de Evelyne Grossman. Th. doct. : Université Paris Diderot (Paris VII). 2011.

MERLEAU-PONTY, Maurice. *Phénoménologie de la perception*, Paris: Gallimard, 1945.

PAQUOT Thierry, LUSSAULT Michel et YOUNES Chris. *Habiter, le propre de l'humain : Villes, territoires et philosophie*. Paris : édition La Découverte, 2007.

YOUNES, Chris. 2008. « Habiter, vivre, exister. Entretien avec Chris Younès ». *Geste*, sept. 2008, n°5, pp. 30-41.

source iconographique :

<https://www.labics.it/project/129>

<https://i.pinimg.com/>

[originals/4f/16/28/4f1628c4984fed87520ecb9eb9a54d45.jpg](https://www.moma.org/calendar/exhibitions/1529?originals/4f/16/28/4f1628c4984fed87520ecb9eb9a54d45.jpg)

<https://www.moma.org/calendar/exhibitions/1529?>

<http://www.italianways.com/the-canova-museum-and-cast-gallery/>

<https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/cMjz8x/rgzAgoR>

https://www.archdaily.com/874843/grandola-meeting-center-aires-mateus?ad_medium=gallery

<https://guillaumeduquesne.wordpress.com/2015/05/30/pavilion-mies-van-der-rohe-barcelone1929/>

<https://archinect.com/features/article/31857259/building-between-dimensions-an-interview-with-sophia-vyzoviti>

http://www.perraultarchitecture.com/fr/projets/2465-bibliotheque_nationale_de_france.html

RÉSUMÉ

Qu'est ce que le coin dans l'espace ? Et qu'est ce que le coin dans notre imaginaire ? Voilà l'objet de cet écrit. Mais, partons d'une image simple : la punition au coin.

se confronter aux limites. Nous allons au coin. Le coin est un espace tout particulier de l'architecture car il se trouve au coin de l'espace, reulé. Nous nous confrontons à celui-ci.

se replier. Nous sommes face au coin : ce sont le ventre, les organes qui sont alors convoqués. Cela marque une certaine fragilité. Nous sommes face à nous même, isolés. Nous réfléchissons à nos bêtises et nous nous calmons.

se déplier. Nous sommes maintenant adossés au coin, la punition est finie. Le dos est notre carapace, nous sommes protégés. Nous sommes dans le coin et l'espace est grand ouvert à nous.

What is the corner in space? And what is the corner in our imagination? That's the purpose of this writing. But, let's start from a simple image: the punishment at the corner.

to confront the limits. We go to the corner. The corner is a particular space of architecture because it is at the corner of the space, remote.

to refold. We are facing the corner: it is the belly, the organs that are then summoned. This marks a fragility. We are facing ourselves, isolated. We think about our nonsense and we calm down.

to unfold. We are now leaning on the corner, the punishment is over. The back is our carapace, we are protected. We are in the corner and the space is wide open to us.